

Le CLAS!!

-Collectif Libertaire
Anti Sexiste- est un
collectif d'individus, mixte
et anarchiste; crée dans le but
de lutter contre le patriarcat
et la différenciation genrée
des individus et des logiques
de domination qui en décou-
lent. Ce manifeste contient une
dizaine de textes qui sont des
réflexions sur des thèmes atte-
nants aux sexisme : genre,
pouvoir, éducation,
pudeur...

des ami-e-s qui vous veulent du mieux...

A DIFFUSER, PHOTOCOPIER ET PRÊTER LE PLUS POSSIBLE!

contact : clas@no-log.org

prix libre

MANIFESTE

Du
**Collectif Libertaire
AntiSexiste**

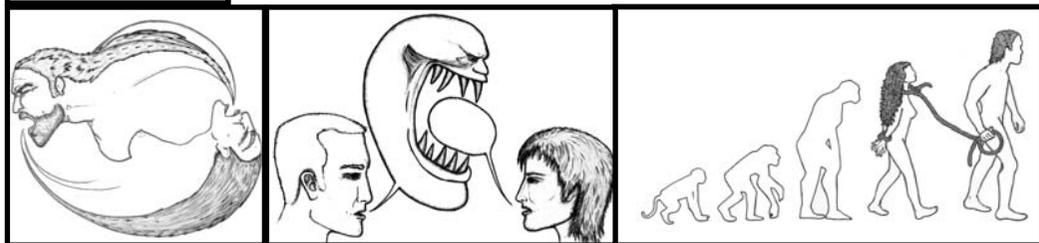
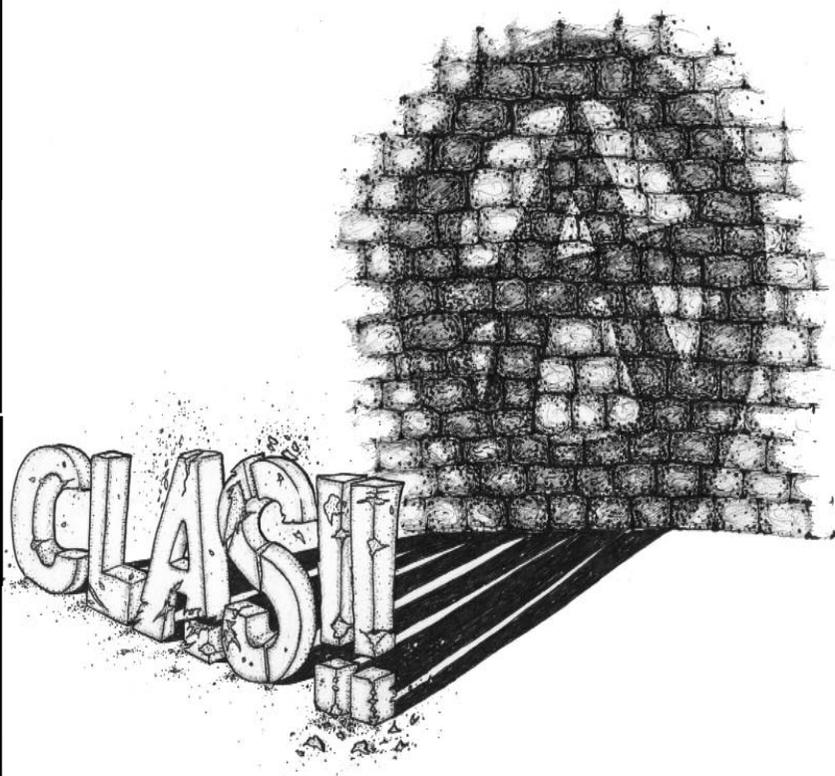
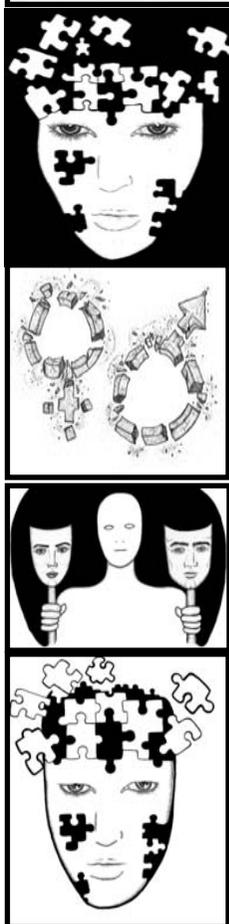
Collectif Libertaire
CLAS!!
Anti-Sexiste

*** CONTRE LA HIÉRARCHIE ET LA CATÉGORISATION
ENTRE LES ÊTRES HUMAINS**

*** CONTRE TOUTES LES LOGIQUES DE DOMINATION ET DE POUVOIR**



SOMMAIRE



- * Le CLAS!! : Présentation du collectif.....Page 3
- * Le pouvoir.....Page 6
- * Le genre.....Page 7
- * L'éducation.....Page 10
- * Le langage.....Page 13
- * Les sexualités.....Page 17
- * La pudeur.....Page 19
- * La prostitution.....Page 24
- * Le privé est politique.....Page 27
- * Mixité/Non Mixité.....Page 29

LE CLAS!!

Présentation du collectif :

Né en juin 2006, le Collectif Libertaire Anti-Sexiste est un collectif d'individus.

Nous nous sommes réuni-e-s car nous voulons créer un outil de lutte contre le sexisme et le patriarcat, et nous ne nous retrouvons pas dans les organisations et collectifs présents sur Lyon. Le CLAS!!, collectif mixte -car tous les êtres humains quel que soit leur genre subissent le sexisme- est anarchiste : nous refusons tous les rapports de pouvoir et de domination quels qu'ils soient.

De notre première réunion est ressortie une envie commune d'organiser des actions mais aussi de construire une réflexion collective. Nous avons choisi de commencer par poser des bases théoriques claires et en prise avec le réel. Elles nous serviront de support pour les actions à venir. Pendant plus d'un an, nous avons partagé sur une dizaine de thèmes dans le but d'écrire ce manifeste. Il nous paraît important de prendre le temps qu'il faut pour arriver à des textes aboutis et nous convenant à tous et toutes. De plus cette étape de recherche et de partage est très enrichissante pour nous tous et toutes : chacun-ne met en commun ses idées et son expérience individuelle pour arriver par la discussion et le consensus à des positions commune.

MIXITE/Non-MIXITE

Nous subissons la non-mixité dans nombre de circonstances de la vie quotidienne, a contrario on la choisit rarement, exemples: filières d'études, milieux professionnels, toilettes... Mais ce phénomène nous est-il imposé de l'extérieur ou se l'impose t-on nous même? Notre construction sociale sexuée conditionne nos choix et nos actions tout au long de notre vie, c'est ce qui crée la non mixité. Sans oublier qu'à l'intérieur d'un groupe non mixte, se retrouvent d'autres schémas de domination que ceux liés au sexe.

La non mixité liée au genre peut devenir alors un outil ponctuel intéressant pour prendre conscience des mécanismes de domination/soumission en jeu dans les comportements, pour les expliciter et inventer collectivement des contre pouvoirs. La non mixité est utile dans certaines luttes, avec une finalité utilitaire et temporaire. C'est un outil qui peut s'avérer indispensable pour les personnes qui subissent une oppression ultra violente. Il est nécessaire qu'un groupe non mixte soit incorporé dans un groupe mixte, c'est un garde folie aux risques de déviations communautaristes. La réflexion et l'action dans les espaces mixtes sont nécessaires si l'on souhaite engager ou poursuivre une lutte qui soit inscrite dans la réalité et non cantonnée dans un univers fantasmagique

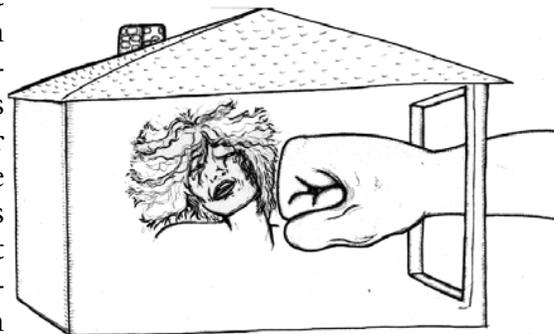
Qu'elle soit fondée sur le sexe, la culture, le comportement ou tout autre critère qui s'avèrerait opportun, la non mixité ne saurait se justifier que transitoirement et ponctuellement, sur des sujets précis. Elle est intéressante en tant qu'outil de lutte mais ne constitue en aucune manière une fin en soi.



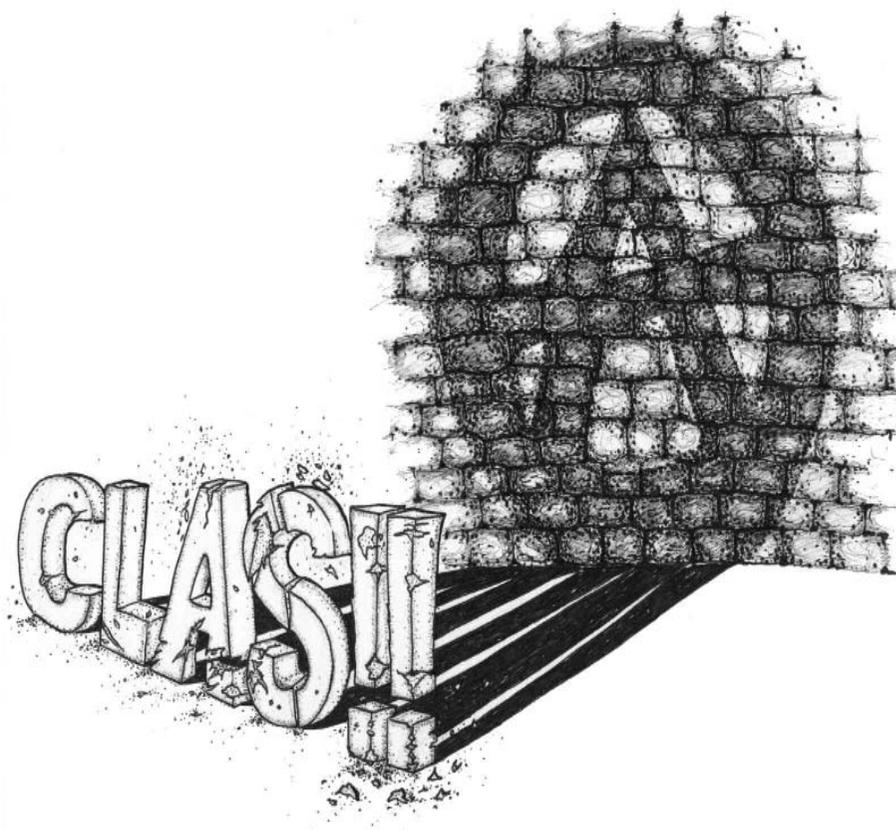
de jeune fille » - voire « nom de femme » - et « ménagère »).

Même s'il y a de moins en moins de « femmes au foyer », les tâches ménagères restent très inégalement réparties. Les femmes sont habituellement renvoyées, au moins symboliquement, à la sphère privée-familiale. Elles sont donc désindividualisées (notamment via la propagande diffusée par la presse « féminine » : recettes de cuisine, déco d'intérieur, potins et tests psy, « beauté », et publicités à profusion). En revanche les hommes sont, la plupart du temps, renvoyés à la sphère publique à titre individuel (carrière professionnelle).

Les normes et schémas de domination conditionnent, notamment via l'éducation, les rapports de pouvoir dans le domaine intime (ex : les constructions d'identités de genre et les rapports de subordination/domination qu'elles induisent). C'est pourquoi il est nécessaire d'agir à ces deux niveaux si on souhaite réellement combattre le patriarcat. Le peu d'effets que les réformes du code civil ont eu sur la réalité quotidienne depuis l'abolition (dans la loi) du « chef de famille » démontrent que, sans un effort de déconditionnement profond des mentalités, l'action dans le domaine public n'a que peu d'efficacité. Et si elle en a, c'est bien parce qu'indirectement elle contribue en partie à l'enclenchement d'un processus de déconditionnement. Preuve qu'il n'y a pas de véritable frontière entre les deux notions. La croyance en une frontière étanche entre les sphères privées et la sphère politique sert de refuge aux militant-e-s « progressistes » qui préfèrent maintenir une hiérarchie entre les luttes, la lutte contre le patriarcat étant reléguée à une place subalterne : « ça c'est la vie privée, ça nous regarde pas... », comme si analyser, critiquer et dénoncer la domination genrée au sein des espaces privés revenait à vouloir exercer une coercition à l'égard de ces espaces privés. C'est confondre la pratique de la subversion avec un mode d'intervention autoritaire.



Pour la suite, le but du collectif est donc de diffuser ces idées (par le biais de ce manifeste par exemple), d'organiser des actions -débats, rassemblements...- , et de continuer notre travail de réflexion en parallèle en approfondissant d'avantage chaque thème.

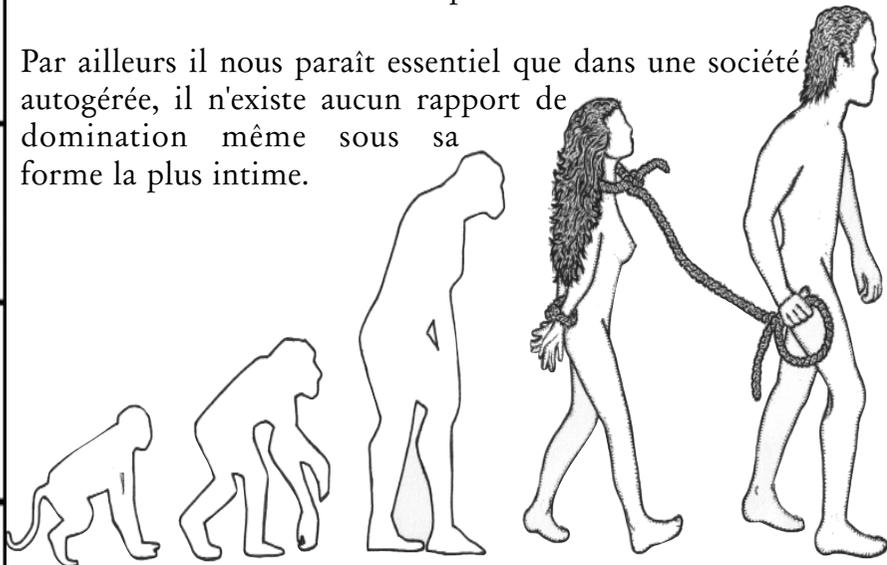


LE POUVOIR

La domination patriarcale conditionne toutes les autres. En effet c'est la première forme de hiérarchie que rencontrent les humains. Le sexisme agence les désirs et les transforme en envies. On consent à un rôle dominant/dominé, prédéterminé par notre genre. Ainsi il apparaît naturel que les autres rapports sociaux soient organisés selon un modèle dominant/dominé. C'est pourquoi le système patriarcal est l'un des piliers du système capitaliste : il est le premier maillon de la « culture » de l'inégalité. Il prépare à l'acceptation d'autre forme de domination. C'est pourquoi la lutte antipatriarcale et la lutte anticapitaliste sont à mener conjointement. Il ne suffit pas de vouloir abattre le capitalisme et le patriarcat à travers les patrons et l'ordre moral, encore faut il changer les comportements ici et maintenant.

Rejeter le système patriarcal c'est détruire toutes les formes de domination et donc de pouvoir.

Par ailleurs il nous paraît essentiel que dans une société autogérée, il n'existe aucun rapport de domination même sous sa forme la plus intime.



LE PRIVE EST POLITIQUE

Définitions:

Intime: *Quelque chose qui fait partie de la vie d'une personne et qu'elle ne souhaite pas partager et/ou rendre public, si ce n'est, éventuellement, avec un nombre très restreint de personnes. L'intime peut concerner les relations interindividuelles mais pas obligatoirement. Dans une société où les pouvoirs institutionnels (relayés par les rapports de domination interpersonnels) tendent à investir tous les espaces de vie, la préservation des intimités est une forme de résistance.*

Privé: *Ce qui est censé échapper aux regards et aux règles qui régissent la vie publique, parce que réservé/appartenant à une personne, ou à un groupe de personnes regroupées au sein d'un « ménage », d'une famille ou d'une « personne morale » (ex: associations loi 1901). La notion de vie privée est, dans notre société, intimement liée à celle de propriété privée. Contrairement à l'intimité, la « vie privée » est instituée par le système patriarcal et capitaliste et encadrée par des lois (code civil).*

Public: *Ce qui concerne l'ensemble des individus au sein d'un groupe, ce qui leur est commun.*

Politique: *Organisation de la vie publique. Ensemble des codes et des règles qui régissent les rapports entre les individus en leur assignant une place et un rôle au sein de la collectivité. La politique désigne aussi les tensions et les rapports de force entre les pouvoirs et les sphères de résistances.*

Tout acte humain a un sens politique quel que soit le contexte (public ou privé). Car il engage la responsabilité de la personne vis à vis d'elle-même et des autres. Il découle des choix éthiques et stratégiques, conscients ou inconscients, de cette personne et traduit donc sa relation au monde, la manière dont elle définit/différencie ce qui est « bon » et/ou de ce qui est « mauvais ».

La séparation entre le privé et le politique est arbitraire. Elle est le fruit d'une construction sociale et un instrument d'oppression.

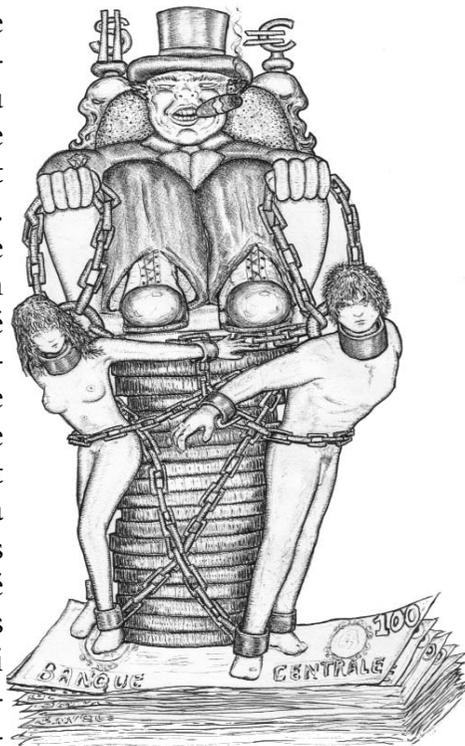
La vie privée des femmes est sans cesse étalée sur la place publique (prise en compte de la situation maritale et familiale comme critères de non embauche par les patron-ne-s, politiques familiales natalistes et débats à propos de l'adéquation entre « vie professionnelle » et « vie familiale » qui semble ne concerner que les mères, utilisation récurrente par les administrations, les instituts de sondages et les médias des termes « mademoiselle », « nom



Il y a une énorme différence entre la majorité des prostitué-e-s et les «travailleur-se-r-s du sexe». Ces dernier-e-s, font de la propagande par l'acte et l'apologie de la prostitution. C'est là un choix idéologique et politique libéraliste et non libertaire, contre la liberté sexuelle. L'état français se prétend abolitionniste alors que sa politique est un mélange de réglementation (prélèvement d'impôts sur les revenus de la prostitution qui condamne les personnes à une rentabilité accrue) et de prohibition (lois contre «le racolage passif»). Si aucun pays n'applique véritablement une politique abolitionniste c'est justement parce que l'abolitionnisme ne peut, en fait, se concevoir que dans une démarche libertaire révolutionnaire. Alors que le prohibitionnisme, comme le réglementarisme découlent logiquement de tout système étatique et/ou capitaliste.

Donner un statut professionnel aux "travailleur-se-r-s du sexe" c'est reconnaître une utilité sociale à la prostitution, c'est adhérer à la morale puritaine, à la marchandisation et au patriarcat. Quelques dizaines de "travailleur-se-r-s du sexe" regroupé-e-s dans ces associations réglementaristes et légitimistes revendiquent ce statut. Médiatiquement et politiquement ces revendications occultent une réalité du phénomène prostitutionnel qui intéresse la grande majorité des victimes de l'exploitation sexuelle. Croire que la réglementarisation étoufferait l'exploitation sexuelle, c'est faire fi des profits financiers qu'elle génère à travers la traite de centaines de milliers de personnes dont certaines sont des enfants et de son aspect international.

Lorsque le capitalisme, le puritanisme et le patriarcat auront été abolis, la prostitution sous toutes ses formes aura disparu.

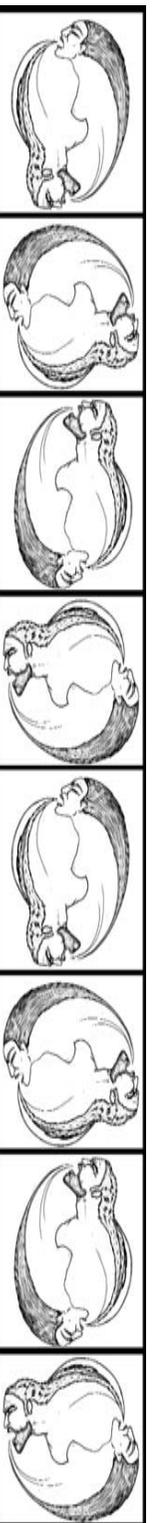


LE GENRE

Le genre ou sexe social est un ensemble de normes, basé sur la forme des organes génitaux, que l'on s'impose et que l'on impose aux autres dans le but de correspondre à une identité sociale masculine et/ou féminine. Ces normes sociales cloisonnent les êtres humains dans des rôles prédéfinis : par exemple, celui de l'homme viril, violent, supérieur physiquement et intellectuellement, celui de la femme coquette, douce, et inférieure à l'homme, ou encore celui de l'homosexuel qui additionne des caractéristiques dites « masculines » à d'autres dites « féminines » et qui est jugé, lui aussi, inférieur aux « vrais » hommes.

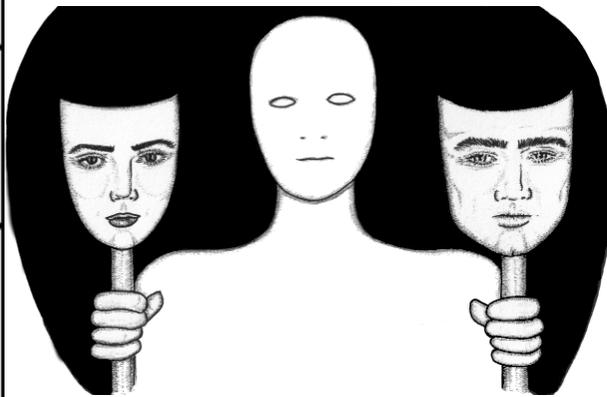
Pourtant, les caractéristiques que peut avoir une personne ne sont ni masculines ni féminines. Elles font partie de l'immense potentiel présent dans chaque être humain qui se décline en un nombre infini de variations. Ces variations sont étiquetées par l'idéologie dominante comme féminines ou masculines. Il en découle l'institution de catégories qui induisent l'assignation des personnes dans une classification hiérarchique.

L'assimilation de ces rôles stéréotypés commence dès la naissance. Tout d'abord par l'attribution d'un prénom sexué et par celle d'une couleur (rose pour les filles, bleu pour les garçons). Ensuite le langage, les vêtements, les jouets, la TV, la littérature enfantine et les contes véhiculent pratiquement tous les mêmes stéréotypes sexistes. Autant de schémas que l'enfant assimilera rapidement, surtout s'ils sont respectés par ses parents. Le premier endroit de socialisation et d'apprentissage étant, bien évidemment, la sphère familiale. La plupart des parents apprennent toujours aux petites filles à ne pas se salir, et aux petits garçons à ne pas pleurer... Ce processus de conditionnement mental ne s'achève pas là, il se poursuit tout au long de la vie à travers tous les espaces de socialisation (école, loisirs, travail, ...). Une multitude de vecteurs présentent la domination/aliénation induite par le genre





comme la norme à laquelle il faut se conformer : l'Etat et les pouvoirs publics, le cinéma, la prostitution..., et surtout la publicité. En réalité, la féminité et la masculinité ne sont que des constructions sociales subjectives alors qu'elles sont présentées



ées comme objectives. Refuser cette prise de conscience et/ou la considérer comme secondaire est un refuge aliénant. Ce système de pensée s'organise autour d'un processus de classification hiérarchique

des comportements, des objets, des concepts, des métiers, ... Il est à la fois la cause et la conséquence de notre acceptation de la domination.

Ces rôles sociaux sont des carcans qui emprisonnent violemment chacun-une-s de nous. Ils entravent nos capacités à nous exprimer, agir et réfléchir de façon libre et assumée. Nous ne pouvons être libres si nous sommes enfermé-e-s dans des normes comportementales.

Comment déconstruire le genre?

Le but de cette déconstruction est d'arriver à une société composée de personnes uniques et non d'individu-e-s appartenant à des catégories identitaires. Au niveau individuel, la démarche de déconstruction du genre commence par la prise de conscience qu'il est un système de catégorisation fondamentalement hiérarchique (et donc aliénant) et par l'identification de ce qui, chez soi, est normé et de ce qui ne l'est pas. Pourquoi est-ce que je fais ou pense telle ou telle chose? Est-ce que je ferais de même si j'étais d'un autre genre? Est-ce réellement un choix induit par un désir personnel ou suis-je influencé-e par mon genre?

«service sexuel» légitimistes déclarent ne pas vendre leur corps mais un «service sexuel». Ce «service» se traduit quoiqu'il en soit par une mise à disposition du corps. Une sorte de location, comme si le corps d'une personne était un objet extérieur à elle-même. Et c'est à ce rapport détaché à leur propre corps que les prostitué-e-s sont contraint-e-s de se soumettre pour satisfaire les exigences de leurs client-e-s. Ce rapport d'extériorité au corps est banalisé car profondément intégré dans les mentalités. Il est le fruit du conditionnement mental puritain qui consiste à séparer ce qui est supposé être «le corps» de ce qui est supposé être «l'esprit» en les plaçant dans un rapport hiérarchique. Puisque le corps est jugé «inférieur», il peut alors servir d'ustensile, d'outil de travail.

D'autre part, au travers de la pornographie commerciale dite «professionnelle», de la publicité sexiste et des différentes formes de prostitutions, le capitalisme a intérêt à faire passer la consommation de sexe pour la liberté sexuelle, et faire de la sexualité un produit qui se vend plutôt qu'un plaisir qui se partage. Le mot «travail» signifie «instrument de torture». En fait, il s'agit d'une activité qui se voit transformée en contrainte, en obligation de fournir des efforts, par le capitalisme via le salariat et les rapports marchands. Pour que le travail soit aboli, il faudrait que les activités socialement utiles soient distribuées et exercées dans une dynamique de partage et de gratuité et dans le respect des besoins et des désirs de chacun-e. Non dans un maintien des rapports marchands qui, eux, sont basés sur une logique d'échange. La prostitution, c'est l'aliénation de la sexualité par le capitalisme!

La loi Sarkozy contre le «racolage passif» criminalise les personnes prostituées. L'écrasante majorité d'entre elles n'ont pas choisi de se prostituer parce qu'elles en éprouvaient le désir, mais pour survivre en espérant que cette situation sera temporaire. On entend souvent «Si elles déclarent que c'est un choix, où est le problème?». D'une part elle-il-s sont minoritaires à déclarer que «c'est un choix» et s'expriment pourtant au nom de tou-te-s, d'autre part, qu'entendons nous par «c'est un choix»?

Tout acte humain est le résultat d'un choix, mais ce choix est la plupart du temps un choix par dépit, un consentement sans désir. C'est ici que se situe la limite de l'intérêt du terme «consentement».



LA PROSTITUTION

La prostitution est un des piliers fondamentaux du puritanisme et du patriarcat.

Même si les prostitué-e-s ne se reconnaissent pas tou-te-s dans la catégorie "femme", elle-il-s s'identifient rarement comme appartenant à une catégorie de genre "masculin". Ce qui n'est pas le cas des client-e-s. La prostitution entérine en effet l'idée selon laquelle seules les personnes de genre masculin éprouvent un réel intérêt pour les activités sexuelles, et entretient le mythe d'une vénalité "naturelle" qui serait propre aux personnes assignées au genre féminin.

Dans la prostitution le patriarcat, le puritanisme et le capitalisme interagissent pour se renforcer les uns les autres.

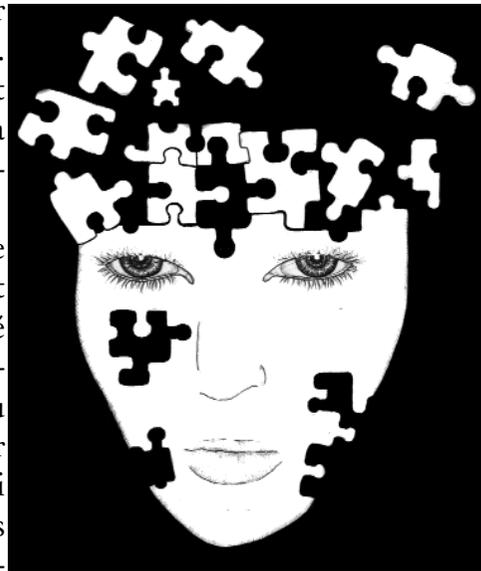
Le patriarcat construit, pour se pérenniser, des carcans identitaires auxquels les femmes doivent se conformer. Ils se divisent en deux grandes catégories. D'une part la femme «purifiée» qui appartient à un seul homme, lavée de son «impureté originelle» en accédant au rôle sacralisé de la mère qui «enfante dans la douleur» et se voit amputée de sa sexualité. D'autre part, celle qui est «impure», appartient à tous les hommes et sert de réceptacle aux pulsions sexuelles des dominants afin de préserver la «vertu» de l'autre femme. Objets sacralisés ou méprisés, on les oppose alors qu'elles sont les deux facettes de la même femme, aliénable ou aliénée, jamais propriétaire d'elle-même. Il existe de multiples formes de relations prostitutionnelles qui ne sont pas reconnues comme telles (ex: dépendance économique et "devoir conjugal" des "femmes au foyer"). La prostitution participe à leur maintien au travers des représentations qu'elle véhicule par sa simple existence.

Dès le Moyen Âge l'Église est favorable à la prostitution. « Supprimez les prostituées, vous troublez la société par le libertinage » disait Saint Augustin. En réalité, l'idéologie puritaine rejette davantage la liberté sexuelle que la prostitution car cette dernière lui sert d'exutoire. Elle a tout intérêt à entretenir la confusion entre les deux pour occulter l'existence potentielle ou vécue d'une jouissance inaliénable. Les «travailleur-se-r-s du

Une fois analysés, la personne peut faire le tri entre ses comportements, genrés certes, mais avec lesquels elle se sent bien, et qu'il ne vaut certainement mieux pas se contraindre à abandonner, et les comportements qu'elle ressent comme une obligation sociale et contre lesquels elle entrera en résistance.

La déconstruction du genre est une démarche personnelle et collective, basée sur une prise de conscience et une analyse scrupuleuse desquelles doit être exclue toute contrainte. Elle demande une écoute attentive de soi-même et des autres et avant tout le désir de déconstruire la catégorisation par le genre. Affirmer qu'il suffit de passer d'un genre à l'autre pour dépasser le genre serait admettre cette catégorisation comme une fatalité et l'entériner en s'y conformant. Une personne peut passer d'un genre à l'autre ou s'identifier comme étant entre les deux. Cela peut être important pour elle, et elle est la seule à pouvoir définir les conditions de son bien-être.

Cependant, elle ne sera pas dégenrée tant qu'elle-même et la société identifieront ses caractéristiques comme féminines ou masculines, au lieu d'estimer qu'elles ne sont ni l'une ni l'autre, mais simplement les siennes. Et cela indépendamment de la forme de ses organes génitaux et de celle des personnes avec lesquelles elle a des relations sexuelles. Par conséquent, on ne peut véritablement se dégenrer individuellement. Ces caractéristiques sont modifiables, car en perpétuelle évolution en fonction des choix (par désir ou par dépit) que la personne fait consciemment ou inconsciemment. Elles sont aussi inaliénables et pourraient, à ce titre, être considérées comme propres à cette personne plutôt que servir de prétexte à son enfermement dans une catégorie.



L'ÉDUCATION

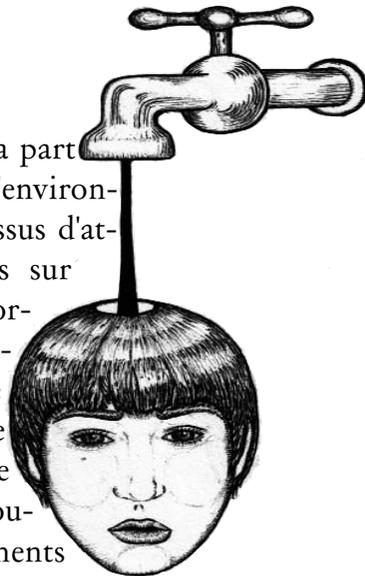
Définition du dictionnaire Robert : Mise en oeuvre des moyens propres à assurer la formation et le développement d'un être vivant.

A travers l'éducation, ce sont des normes sociales et des valeurs qui sont transmises ainsi que des modèles d'identification. Ainsi, masculinité et féminité résultent de mécanismes forts de constructions et de reproductions sociales. L'éducation se manifeste partout et tout le temps, aussi bien dans la sphère privée que publique.

Sphère Privée :

Avant même la naissance, de la part du ou des parents, ou des personnes l'environnant, se mettent en oeuvre des processus d'attente et s'établissent des projections sur l'enfant. Bien souvent, il semble primordial de connaître son sexe pour pouvoir s'adresser à elle/lui de la manière la plus « appropriée » ou « adaptée », pour savoir à qui on va avoir à faire et donc mieux préparer son arrivée (couleurs et formes des vêtements, des éléments de décorations...). Tout concourt donc à ce que de cette « prééducation » découlent chez l'enfant les attitudes et comportements conditionnés en fonction de l'appartenance à l'un ou l'autre sexe. Et qu'arriverait-il donc à l'enfant si l'on ne s'en tenait pas à cela?

Ces projections et ces attentes se concrétisent à l'arrivée de l'enfant; les comportements sont différents avec un bébé fille/garçon. Par exemple, l'allaitement maternel est moins long, et l'apprentissage de la propreté plus exigeant pour les bébés de



viciée par essence; il convient donc de la cacher.

Alors que chez l'homme c'est sa faiblesse qui serait mauvaise. Sous prétexte de protection des femmes, c'est un modèle de domination qu'on perpétue : l'homme donne le meilleur de lui-même dans le rôle du fort, la femme dans celui de la faible. Les hommes se trouvent eux-mêmes enfermés dans cette image. La virilité y apparaît comme violente, et le sexe masculin est perçu comme systématiquement agressif.

La pudeur ne protège nullement contre la violence sociale, mais est uniquement un symptôme des angoisses engendrées par le système patriarcal, ainsi que l'expression d'une conception du « désir » comme s'appliquant nécessairement à une personne objet.

Avec la pudeur physique, on assiste à une séparation symbolique entre le corps d'une personne et la personne elle-même : le corps est « inférieur » à l'« esprit », comme la femme est « inférieure » à l'homme. Le corps est caché, et traité en objet. De ce fait, les sociétés puritaines ont toujours encouragé – et organisé – la prostitution, et les maisons closes.

C'est le corps qui fait scandale, et non la violence qui lui est infligée. Le sein de telle chanteuse entrevu en direct à la télévision soulève davantage de protestations que les violences que nous avons l'habitude de regarder au journal télévisé. Qu'il s'agisse des relations sociales « hommes »-« femmes », adultes-enfants, ou plus généralement entre personnes, la question qui reste centrale est celle des rapports de pouvoir susceptibles de s'établir au sein de la société, intime ou élargie, et de l'absence de respect que ces rapports de pouvoir engendrent.

Historiquement, l'ordre moral, qui inclut la notion d'obscénité du corps, sert d'exutoire à la violence économique et sociale. Il détourne la colère de ses objectifs légitimes (le système d'oppression et ses rouages), pour maintenir les individus dans une agressivité tournée contre eux-mêmes et leurs semblables, qui leur donne une illusion de puissance et de maîtrise.

S'émanciper de la notion de pudeur normative, participe d'une déconstruction sociale, créatrice d'une libération plus générale.



part animale, poilu –à épiler ! – puant – à désodoriser !- bref satanique. Sa présence devient alors « obscène », c'est à dire « qui n'est pas sur la scène » du socialement acceptable, et n'a pas à être mis en lumière.

Le corps n'est jugé acceptable que s'il est mis en scène dans un rapport de maîtrise, de pouvoir. La notion de pudeur, en tant que contrôle de l'individu au travers de son corps et de l'image de celui-ci, s'affirme comme outil d'oppression, en particulier sur la partie féminine de la population. A l'époque de la mode des corsets, le corps féminin, réduit à un stéréotype, était artificiellement exalté dans ce qui représente sa « féminité » (seins, fessier opulent, taille fine, fragilité) et maltraité, nié, caché.

La société occidentale actuelle est d'une certaine façon de moins en moins pudique : essentiellement dans le domaine de la vie privée qui s'étale, via les médias, volontairement ou non, à la vue de tous. Dans le monde de la publicité, et dans les lieux où on se montre comme les plages, le corps lui même est de plus en plus dénudé. Mais il s'agit dans tous les cas d'une « impudeur » maîtrisée, instrumentalisée, en particulier dans le « publisexisme », qui multiplie la représentation des femmes en situation d'images commerciales, d'objets qui « sexualisent » ce qu'elles touchent. L'objectif de la publicité n'est pas de proposer un autre regard sur soi-même et les autres, mais d'utiliser les images qui seront les plus propices à créer l'envie de consommer. Parfois, la publicité inverse les relations de pouvoir, mais ne les remet jamais en cause.

Présentées en situation de faiblesse, les femmes se voient proposer la solution de la pudeur comme protection (dont l'extrême est le voile dit « islamique » dans sa version la plus aboutie, la burka qui dissimule tout le corps). Ce système fonctionne selon le cercle vicieux de la peur de soi-même et de l'autre : la femme se sentirait physiquement faible vis-à-vis de l'homme, l'homme vis-à-vis de lui-même face à la tentation ; dans cette situation, la force de séduction de la femme réside dans sa faiblesse au « malin », elle est tentatrice. C'est une force

sexe féminin. Les traits de caractère préjugés en fonction du sexe (calme et passivité chez les filles, action et force pour les garçons) sont créés par les attentions et comportements différenciés des parents et de l'entourage social de l'enfant.

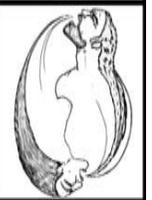
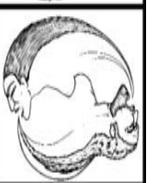
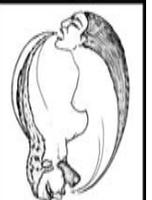
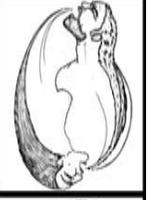
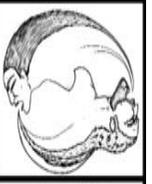
Les relations entre les parents sont essentielles dans la construction psychologique de l'enfant et dans son rapport à soi et à l'autre. C'est l'effet Pygmalion. En outre, selon leur rôle dans l'éducation de l'enfant, et dans le fonctionnement de la maison (tâches ménagères, bricolage...) ils donnent une image de l'homme et/ou de la femme.

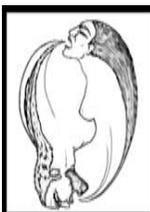
Sphère Publique :

L'école a une influence très importante dans l'éducation d'un enfant. Elle est souvent synonyme de contrainte, enseigner devient donc commander. En tant que lieu social, elle est un catalyseur de construction identitaire; les relations avec les autres élèves et avec les enseignant-e-s contribuent largement à l'intégration des normes sexuées.

Dès l'école maternelle (commençons déjà par nous interroger sur cette dénomination), affichages et étiquetages permettant aux enfants de se repérer sont nombreux et leur permettent bien souvent de se retrouver dans des cases genrées (dessins d'un garçon avec une voiture pour le coin voiture et d'une fille armée d'une poupée pour le coin poupée). Et que dire de la terrible heure des mamans qui renforce encore ce matraquage.

Les outils de travail -manuels, littérature, programme...- ne sont pas non plus impartiaux. Les contenus valorisés sont plus proches du « monde des garçons » et ce sont des modèles et héros masculins qui apparaissent le plus souvent dès le début de l'apprentissage de la lecture, donnant à voir un univers où les femmes sont les grandes absentes. Les manuels d'histoire, qui ont été faits par des hommes, et pour des hommes, perpétuent l'invisibilité féminine sans donner d'explication sur les raisons de ce vide. Par exemple ils s'obstinent à qualifier d'universel le suffrage masculin et oublient le plus souvent les grandes figures de femmes.





De même un professeur passera plus de temps avec les garçons qu'avec les filles, ne jugera pas de la même façon un travail équivalent, selon matière et sexe social...

Les disciplines valorisées (sciences, mathématiques, économie) sont présentées comme réservées aux hommes, les filles elles-mêmes sont persuadées qu'elles ne peuvent rien y comprendre. De tous ses pores l'institution scolaire transpire la domination : cette domination ici capitaliste, là sexuée, toujours autoritaire, est masculine. Elle joue un rôle majeur dans la reproduction et la légitimation des inégalités.

Les préjugés sexistes sont très largement relayés par les jouets (aspirateur et poupée contre voiture et atelier de bricolage); par la littérature enfantine, par les médias : publicité, dessin animés, films etc. Les prosélytismes religieux plus actifs et présents que jamais, sortant radicalement de la sphère privée, imposent leurs modèles patriarcaux, sans passer par -et parfois même contre- l'éducation parentale. Les amis des parents, les gens rencontrés dans la rue, à la sortie de l'école, les parents des copains copines, les adultes rencontrés et/ou observés sont autant de modèles qui participent à la construction de l'enfant. La plupart de ces modèles étant sexistes, l'enfant s'y conformera.

La relation de pouvoir entre adulte et enfant (l'adulte commande) a pour conséquence la déresponsabilisation de l'individu. Plutôt que d'apprendre à se gouverner soi-même pour vivre en société il apprend à se conformer à des modèles et des clichés. Il apprend que les rapports humains de pouvoirs et de domination (notamment sexiste) sont les seuls possibles. Il s'y résigne et les reproduit.

Tout contribue donc à donner à l'enfant (et donc à l'adulte qu'il va devenir) un regard sexué sur lui-même et sur le monde qui l'entoure (et à donner par exemple à tel objet, tel comportement, telle opinion... une connotation féminine ou masculine). Le genre étant un système de catégorisation hiérarchique, l'éducation sexiste est donc un pilier de la domination, de l'oppression et de l'exploitation.

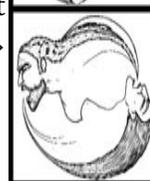
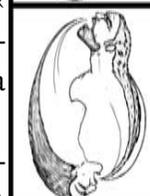
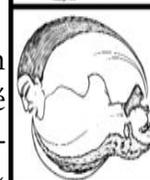
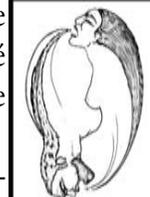
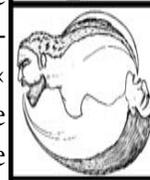
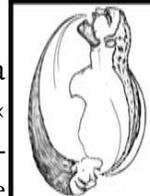
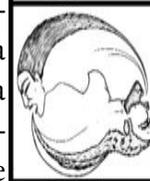
présentée comme neutre, l'impudeur étant alors forcément négative. La pudeur est la norme ultime.

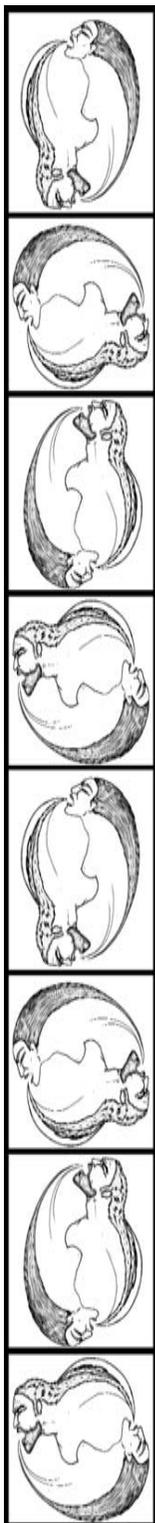
A la notion de pudeur normative s'est toujours opposé historiquement et culturellement un courant de résistance. Dans notre société où cette pudeur normative vise traditionnellement le corps, ce courant de résistance s'est exprimé et s'exprime encore à travers une réflexion théorique donnant lieu à de nouvelles pratiques sociales, dont le naturisme. Comme la non mixité, le naturisme peut être une étape vers une libre fédération des désirs de chacun-e, par la déconstruction de la norme existante, mais il ne constitue pas en soi une finalité suffisante.

S'il permet une reconstruction de l'individu-e par la réconciliation avec son corps, la fin de sa division entre parties « montrables » et « honteuses », on peut déplorer que sa pratique actuelle soit en deçà de ce qu'on pourrait en espérer, et tende à rester normative vis à vis des personnes et des structures sociales dans lesquelles elles s'inscrivent (famille...). Vis à vis des « habillés », le corps reste « suspect » de sexualité, et chacun-e doit donc en quelque sorte se justifier, plutôt que de construire de nouvelles relations sociales. Les représentations du naturisme restent proches de certaines références tolérables par la société dominante : l'humain en accord avec « la Nature », davantage « bon » que libre.

Dans les sociétés de domination, le corps est en effet suspect en tant qu'il « échappe » à la volonté.

Il possède son évolution propre, grandit, change, vieillit. Et en particulier le corps nu, car on naît et on meurt nu. La nudité nous renvoie donc à notre condition d'être mortels et nous éloigne du divin. Le puritanisme, morale patriarcale fondée sur la « toute puissance » rejette la nudité et la sexualité en tant qu'expression du corps parce qu'il rejette la mort. Afin d'« être à l'image de Dieu », il convient de nier le corps, de le mortifier. Dans les sociétés puritaines, on cache le corps, surtout s'il apparaît « hors norme » : faible, handicapé ou vieux (ce d'autant plus dans la culture patriarcale, où la sexualité « acceptable » est liée à la reproduction)... Il nous rattache également à notre





La réduction du corps à ses fonctions « mécaniques » est l'une des marques d'un état totalitaire. Dans cette conception, la déconsidération de l'individu doit être instillée dans les esprits. La pudeur, le refus de la nudité, deviennent alors suspects et à combattre en tant qu'ils révèlent la réticence de l'individu à faire totalement don de sa personne au système. L'écrivain tchèque Milan Kundera (*L'insoutenable légèreté de l'être* – 1984), évoque, notamment au travers des relations d'un de ses personnages avec sa mère, comment le système de pensée de type totalitaire soviétique stigmatise toute velléité de pudeur, en l'entachant de suspicion et en insistant sur une soi-disant uniformité de tous les êtres humains. Dans ces régimes, l'humain est réduit à un objet dont les sentiments, entre - autres la pudeur, sont piétinés.

La pudeur est en effet également définie comme un **sentiment**, donc par nature personnelle, subjective et fluctuante. Elle est néanmoins instrumentalisée à des fins d'oppression, et transformée en concept moral uniforme, niant l'individualité de ce sentiment.

La plupart du temps présentée comme un accord diffus entre tous les individus, la notion de pudeur varie cependant selon les époques et les sociétés. Celles qui n'en ont pas la même conception que les sociétés fortes sont considérées comme « décadentes » ou « sauvages », et la nudité collective, totale ou partielle, réelle ou fantasmée, constitue alors l'un des indices sociaux de « sous-humanité » qui alimentent l'auto-justification morale du colonialisme.

De même que la religion crée l'impie, c'est la pudeur qui crée l'impudeur (voire l'exhibitionnisme...). La pudeur est



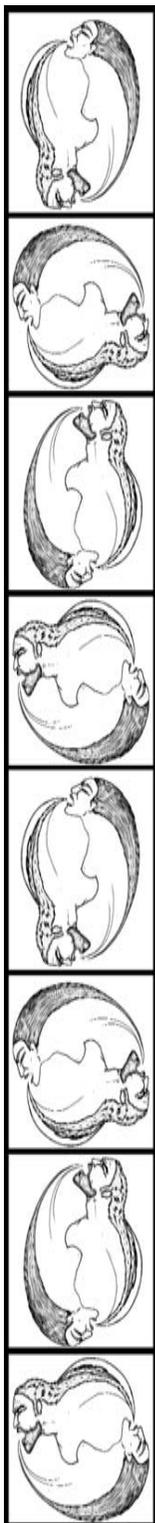
LE LANGAGE

Outil de construction de pensée, le langage confère à l'individu qui l'utilise un pouvoir sur le monde tout en lui permettant de se construire psychologiquement et socialement. C'est en nommant les choses que l'on peut leur donner réalité. « Miroir culturel, il fixe les représentations symboliques, les préjugés, les stéréotypes en même temps qu'il les alimente et les entretient » (Marina Yaguello). En tant qu'outil, c'est l'usage qui en est fait qui lui donne un sens. En aucun cas le langage ne peut être neutre et c'est sa subjectivité qui le rend instrumentalisable à loisir. En plus il couvre tous les domaines de la vie : privée, sociale, économique et politique et il y a donc un enjeu considérable à le maîtriser.

C'est ce que montre l'histoire de la langue française dont la grammaire a été codifiée par des hommes et construite sur l'idée que « le masculin l'emporte sur le féminin », le féminin étant vu comme passif et le masculin comme actif. Au 17^{ème} siècle, Vaugelas puis au 18^{ème} son continuateur Bouhours, grammairiens de leur état, clament que le genre masculin est le plus noble et prévaut tout seul contre plusieurs féminins. Avec Bescherelle au 19^{ème} siècle le masculin est la référence par excellence à partir de laquelle on apprend à former le féminin. Ainsi depuis toujours, dans les grammaires et les dictionnaires, le masculin passe pour l'absolu existant et le féminin pour un ajout artificiel qui dépend du premier et lui est soumis. Ce présupposé du masculin premier est aujourd'hui complètement et entièrement intériorisé, la norme basée sur cette règle étant devenue une évidence. Le langage pose donc la toute puissance du masculin comme postulat et son usage renouvelle cette idée à chaque instant légitimant ainsi la domination et l'oppression d'une catégorie par l'autre. Dans l'expression Madame le ministre par exemple, on sous-entend que la normalité de cette fonction implique d'être un homme.

De plus de nombreux noms de métiers deviennent péjoratifs une fois mis au féminin, alors qu'il sont plutôt gratifiants



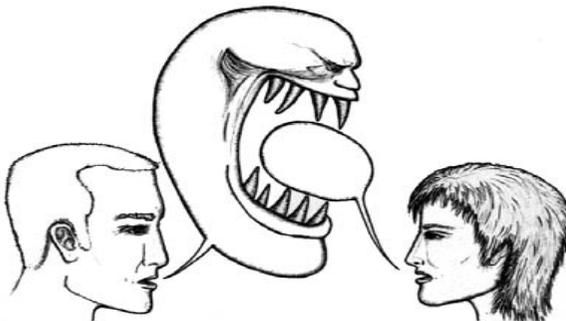


au masculin : docteur/doctoresse, cuisinier/cuisinière.... On peut aussi constater la persistance de formulations, présentes notamment dans les formulaires administratifs, qui indiquent un lien direct entre l'identité d'une femme (infantilisée) et sa situation maritale (mademoiselle, nom de jeune fille...)

En ce qui concerne la désignation des humains, le genre est la seule catégorie qui renseigne sur un caractère abstrait de celui ou celle dont il est question : son sexe, son aspect de femme ou d'homme (contrairement au nombre par exemple qui lui renvoie à du concret). Ce caractère est tellement présent et pesant qu'il influence même la connotation des noms de référents non humains et/ou inanimés. Un nom d'objet de genre féminin peut être détourné de sa signification première pour donner une valeur moindre que son équivalent de genre masculin (ex. : camion, camionnette).

Le masculin l'emporte donc sur le féminin parce qu'il est de genre masculin et non parce qu'il est de sexe masculin, la symbolique permettant que se perpétue la domination. L'idée du masculin qui possède (historiquement la possession de la terre est liée au privilège de masculinité) continue à fonctionner (bien qu'abolie juridiquement en ce qui concerne la terre) même quand le masculin n'est pas relié à une caractéristique anatomique. A travers le langage, se transmet chaque jour, l'idée de la toute puissance du masculin possesseur des biens, parmi lesquels les femmes et les enfants, donnant l'impression d'un ordre naturel du langage comme de la société.

Au delà de la grammaire, la langue française recèle énormément d'expressions sexistes, dont certaines sont d'usage courant et socialement acceptées : les termes « sexe faible » et « sexe fort », « se refaire une virginité, garçon manqué, femme-



LA PUDEUR

La pudeur nous est présentée comme étant liée au corps, à la **sexualité** et à l'**éducation**. En effet si on consulte différentes définitions qui ont été données de la pudeur, on y retrouve invariablement la référence à la sexualité :

– Larousse 1923 – *Sentiment de crainte ou de timidité que font éprouver les choses relatives au sexe : pudeur virginale.*

– Robert 1967 – *Sentiment de honte, de gêne qu'une personne éprouve à faire, à envisager des choses de nature sexuelle... Gêne qu'éprouve une personne délicate devant ce que sa dignité semble lui interdire.*

Par ailleurs l'accès à la notion de pudeur fait partie de l'éducation donnée aux enfants, dans leur éveil à leur future vie d'adultes.

En pratique, la notion de pudeur est aussi liée à celle de **liberté**. Elargi à tous les domaines de l'image qu'on souhaite donner de soi-même, y compris celui des idées, le droit à la pudeur fait plus ou moins consensus : chacun-e s'accorde à reconnaître à tous-tes le droit intangible à un « jardin secret » qu'il-elle souhaite préserver.

Le déni de ce droit humain élémentaire, inscrit au plus profond de chacun-e, est un outil privilégié des régimes totalitaires comme de l'armée, dans une logique d'oppression sur l'individu au travers de son corps. Obsédés de panoptisme, dans le but de dominer leurs « sujets » si possible jusqu'à l'esprit même, ces régimes s'attaquent à l'intégrité corporelle, directement, mais aussi au travers de l'image sociale de soi. Les populations s'y trouvent réduites à des masses indifférenciées.

Les déporté-e-s des camps d'extermination nazis étaient mis à l'extrême bas de l'échelle d'une hiérarchie sociale visant à exclure certaines catégories de la population du droit à l'humanité. La nudité imposée à ces files de déporté-e-s en marche vers la mort avait entre autres objectifs celui de présenter d'eux une image collective, et infantile (dans le sens de non adulte), de soumission absolue à la force implacable du système concentrationnaire.



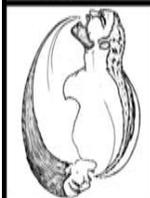


(consentement par défaut...), d'autant plus dans une société où la sexualité est un domaine d'expression fondamental de la domination.

Nous nous positionnons donc comme pro-désir, pour la recherche de satisfactions et ce à travers des désirs déconstruits et décloisonnés du clivage de genre féminin/masculin.

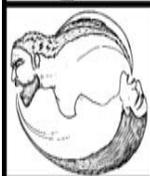


Désirs et plaisirs (malléables parce que subjectifs) sont construits socialement. Dans une société de pouvoirs, ils sont donc basés sur la domination.



On peut facilement constater une demande de machisme de la part d'une bonne partie des femmes; elles ont été conditionnées pour désirer ces rapports humains de pouvoir.

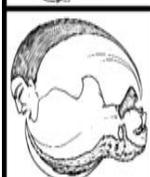
Selon le contexte, désirs et plaisirs peuvent être soit émancipateurs et libérateurs, soit outils de pouvoir.



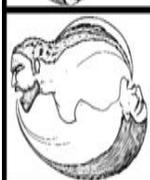
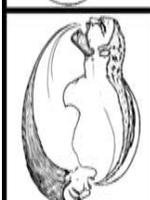
D'où la notion de plaisir intégral (différente de celle de jouissance orgasmique).



Chaque personne a un rapport différent, unique et original à sa sexualité avec des envies, des attentes et des désirs particuliers. Les rapports sexuels partagés devraient donc être des moments d'écoute, d'attention et de respect de soi même et des autres, excluant des rapports de domination et de pouvoir.



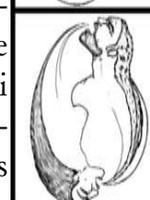
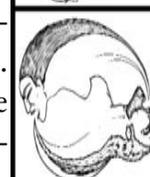
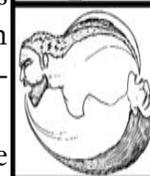
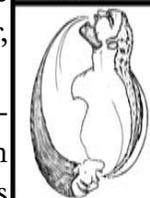
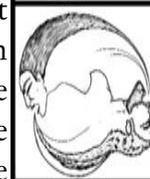
Nous prôtons le droit à l'indifférence: la sexualité d'une personne lui appartient. Elle ne devrait pas servir à la catégorisation des individus (que ce soit dans un objectif de discrimination ou d'affirmation identitaire).



-lette, bonne à marier », ... Tout comme les noms péjoratifs donnés aux femmes : « rombière, gonzesse, pépée... » De plus, la majorité des insultes ont une signification sexiste. « Con », tout d'abord dont le sens littéral est sexe féminin. « Salope, pétasse, marie-couche-toi-là », qui désignent des femmes qui ont beaucoup de rapports sexuels, ou qui séduisent de façon explicite et ne répondent pas à l'ordre moral établi. L'insulte « pédé » bien que profondément homophobe est excessivement courante. Le terme « enculé », utilisé comme insulte, sous-entend que se faire sodomiser est honteux et place la personne en position de soumission, tout comme les expressions se faire « baiser, niquer... »

Dans la vie quotidienne, pratiques langagières et comportements sociaux se nourrissent les uns les autres. L'imprégnation du sexisme dans la langue installe très tôt l'apprentissage des rôles sociaux sexuellement différenciés et à l'inverse, l'assignation à un rôle social conditionne aussi notre manière d'utiliser le langage.

Un espace de discussion est presque toujours une sorte d'affrontement, plus ou moins violent, où rentrent en compte énormément de rapports de domination : liés au sexe, comme à l'âge, à la position sociale, à la nationalité, à la culture, etc... Le langage qui permet de s'exprimer place celui ou celle qui s'en sert en position de pouvoir. Or pour garder ce pouvoir il est nécessaire de contrôler la parole des autres. Hommes et femmes réunies en un même lieu ont des attitudes langagières différenciées. Les premiers dominent souvent les dernières, domination qui se manifeste par exemple par le fait de couper la parole, de monopoliser le discours, de ne pas écouter ou de ne pas prendre en considération les paroles des femmes... ou encore par l'utilisation de gestes, d'intonations de voix, d'un débit particulier... éléments qui assèvent la force virile des hommes. Ce comportement est complémentaire de celui des femmes qui tendent généralement à plus écouter lorsqu'un homme parle, à se laisser plus facilement couper la parole, à moins s'imposer dans une discussion, etc... Le langage et les attitudes sont extrêmement liés. Un individu éduqué





dans le genre masculin aura plus facilement tendance à parler fort, à s'asseoir en écartant les jambes et en prenant plus de place que celle qui lui est attribuée. Ainsi qu'à marcher de façon très assurée voir agressive etc... Toutes ces attitudes correspondent aux principes fondateurs du genre masculin : la domination/appropriation et la violence. Alors que ceux du genre féminin sont passivité et soumission. Ce qui conduit la majorité des femmes à prendre le moins de place possible que ce soit en volume sonore ou en espace physique.

Le langage est bien une construction sociale et politique liée à un contexte et à une idéologie. Par là même et parce qu'il est un outil, il est un vecteur des valeurs et constructions dominantes de notre société (comme celles liées au genre) et par conséquent de l'oppression qui en découle. Il s'agit donc de le transformer pour en faire un outil d'émancipation qui ne figerait plus les individu-e-s, les êtres et les choses dans des catégories réductrices et destructrices des potentialités.

Une langue sans genre qui parle d'individus uniques et tous différents et non d'hommes, de femmes et de valeurs féminines ou masculines. Cette transformation ne peut pas se faire d'un coup et nécessite une évolution des mentalités conséquente. Le premier pas peut être de faire le choix lorsque l'on s'exprime, particulièrement à l'écrit, de féminiser les termes qui sont exclusivement masculins, et d'utiliser le plus souvent possible des termes épiciènes (non genrés). De façon à faire prendre conscience petit à petit que le masculin n'est ni universel, ni dominant, et de s'adresser à l'ensemble des personnes (politiquement, utiliser uniquement le masculin signifie s'adresser à la moitié de la population seulement). Plusieurs façons de féminiser à l'écrit sont possibles, parenthèses, tiret, E majuscule, etc... elles ont toutes des avantages et des inconvénients, tant au niveau de la symbolique que de la lisibilité. Il s'agit donc de faire un choix mais dans tous les cas la démarche est importante.

Pour ce manifeste nous avons donc décidé de privilégier les termes épiciènes, et si ce n'est pas possible, d'utiliser le double mot (acteur/actrice) ou le tiret.

LES SEXUALITES

Qu'est ce que la sexualité ?

Le genre sexué est la donnée fondatrice de la vision actuelle de la sexualité. On ne parle pas de personnes mais de femmes et d'hommes avec toutes les contraintes et l'enfermement identitaire que cela entraîne. Dans une démarche de déconstruction des genres, on ne devrait pas parler d'hétérosexualité, d'homosexualité, ou même de bisexualité, qui sont des notions normatives et vectrices d'enfermement, mais de relations entre des personnes.

Dans notre société, le terme sexualité est généralement lié à la pénétration, pratiquée par un homme et une femme. Cette normalisation de la sexualité est fondée sur un rapport patriarcal instaurant une hiérarchie dominant-e/dominé-e. La personne qui pénètre est perçue comme active et dominante, et celle qui est pénétrée comme passive et dominée. Hiérarchie que l'on retrouve aussi dans la description d'un rapport sexuel entre personne de même sexe biologique.

La sexualité, ou plutôt les sexualités, peuvent s'exprimer de façons très diverses : entre personnes dites de même sexe ou non, à 1, 2, 3, 4, ou plus, avec ou sans pénétrations, contact physique, jouets sexuels, etc... Il y a autant de sexualités possibles que d'individus et d'occasions de l'exprimer.

De plus l'auto sexualité, en tant qu'expression d'un désir et de plaisirs ressentis est une sexualité à part entière, et non la simple expression d'une frustration due à un manque de relations sexuelles à plusieurs. De même la notion de plaisir ne doit pas être limitée à celle d'orgasme, ni celle de désir à celle d'envie.

La seule limite à poser en terme de sexualité est celle du consentement. Bien que ce soit une notion complexe, car de nombreuses circonstances peuvent pousser un individu à se dire ou se sentir consentant alors qu'il ne l'est pas réellement

